

# "Pour vous, qui suis-je ?"

## ÉDITO

Dans les cercles théologiques, il a été assez souvent admis que, là où Jésus avait prêché le Royaume de Dieu, ses apôtres et disciples ont, après lui, prêché le Christ. Y aurait-il eu dès lors trahison du message originel de l'Évangile? Les recherches en exégèse de ces dernières années ont montré que l'on ne pouvait pas, dans les évangiles, distinguer clairement entre les *ipsissimum verbum* du Christ – ce qu'il aurait prononcé lui-même avec certitude – et ce que les disciples auraient "ajouté" en termes d'interprétation croyante de ce que Jésus avait dit ou fait.

Tout le Nouveau Testament est un témoignage de foi. À ce titre, il traduit la mémoire du Maître faite, indissolublement, de ses paroles, de ses gestes et du souvenir que l'on en a gardé. Les évangiles sont également tissés de la conviction que Jésus n'est pas seulement le messager du Royaume, mais aussi – surtout – sa présence même et le début de sa réalisation et, en ce sens, le message lui-même.

Pour commencer à le comprendre, il faut répondre à cette question que Jésus a adressée à ses apôtres, qu'il nous adresse également à nous chrétiens et, d'une certaine manière, à tout homme et toute femme de bonne volonté : "Pour vous, qui suis-je?" (Matthieu 16, 15). Est-il un prophète? Un philosophe, un sage? Pour la foi chrétienne, il est tout cela, mais davantage encore.

Dans ce deuxième numéro de ThéoBel, nous vous proposons quelques éléments de réponse à cette question. Après un rapide parcours à travers les évangiles, qui dressent, ensemble et chacun, un portrait du Christ, nous nous plongerons dans cette question de l'identité de Jésus Christ, Fils de Dieu.

Parce qu'il est éclairant d'apprendre ce que Jésus signifie pour d'autres courants spirituels, nous nous intéresserons ensuite à la perception de Jésus par les musulmans, qui voient en lui le précurseur de Mahomet, mais également par les bouddhistes, qui considèrent Jésus comme un frère.

Enfin, nous terminerons par une question qui nous concerne directement: que veut-on dire lorsque l'on proclame que Jésus nous sauve?



✉ Christophe HERINCKX

## Mémoire et témoignages

Rédigés plusieurs décennies après la résurrection, les évangiles sont des témoignages de foi. Cherchant eux-mêmes à nourrir la foi des premiers chrétiens, ils nous présentent quatre portraits à la fois semblables et différents de Jésus.

**A**vant de désigner un livre, le mot "Évangile", dans sa signification grecque d'origine (*euangelion*), renvoie à une "bonne nouvelle". De quelle bonne nouvelle s'agit-il? Pour l'apôtre Paul, il s'agit de l'annonce du salut en la personne de Jésus. À l'origine des évangiles, il y a donc l'Évangile de Jésus-Christ, mort et ressuscité, que les premiers chrétiens ont accueilli dans la foi.

Avant de mourir sur la croix et de se relever d'entre les morts, Jésus a vécu comme un homme. Il a parlé, enseigné, posé des gestes, guéri des malades. C'est ainsi que, au sein des communautés chrétiennes primitives, des traditions essentiellement orales ont commencé de circuler, relatant des faits de la vie du Christ, transmettant ses paroles et sentences. On faisait mémoire de Jésus... Sont également apparues des confessions de foi et des formules liturgiques qui ont, peu à peu, été mises par écrit. C'est ce "matériau" dont se sont servis, un peu plus tard, les quatre évangélistes, fixant par écrit des éléments de ces traditions en vue de nourrir la foi du Peuple de Dieu. Ainsi, les quatre évangiles sont un témoignage de foi, appelant à la foi en ce Jésus de Nazareth, reconnu comme Fils de Dieu (Marc 1,1).

### Quadryptique

Quatre évangiles, ce sont quatre regards sur Jésus, avec des concordances mutuelles, mais également des divergences qui s'expliquent, entre autres, par la différence de leurs auteurs respectifs, et les communautés différentes auxquelles ils s'adressent. Les évangiles, par conséquent, ne peuvent être lus comme des rapports journalistiques ou historiques mais, encore une fois, comme des témoignages, qui se rapportent à des événements, à des faits, mais sans prétendre à une précision "scientifique". Ils per-

mettent plutôt d'approcher le mystère du Ressuscité, à travers quatre récits qui offrent une sorte de quadryptique, quatre portraits différents du même sujet. C'est toujours le même Jésus, mais en insistant davantage sur l'un ou l'autre aspect, comme on le fait pour des êtres aimés.

### L'autorité de Jésus

Que disent les quatre évangiles de Jésus? Parmi les évangiles, on distingue les trois évangiles synoptiques – Matthieu, Marc et Luc – de l'évangile de Jean, qui est "à part". Le premier évangile, celui de Matthieu, fut vraisemblablement écrit entre 80 et 90, peut-être en Syrie ou en Phénicie. Dans son prologue (chapitres 1 et 2), l'auteur relate l'annonce de la naissance de Jésus à Joseph en citant le prophète Isaïe: on lui donnera le nom d'Emmanuel, "Dieu avec nous". Jésus, c'est celui qui accomplit les promesses de Dieu à Israël. C'est ce même Jésus qui dira, à la fin de l'évangile: "Et moi, je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde" (Matthieu 28,20). "Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre. Allez donc: de toutes les nations faites des disciples", dit le Christ aux apôtres après sa résurrection (Matthieu 28,19). Le Christ, dans Matthieu, apparaît comme le Messie empli d'autorité, comme un Maître et un enseignant, annonçant et inaugurant le règne de Dieu sur son Peuple.

### Le secret messianique

L'évangile de Marc, le plus court et le plus ancien – il fut sans doute rédigé à Rome vers 70 – se présente d'emblée comme... "l'Évangile de Jésus Christ, Fils de Dieu" (Marc 1,1). Dès le début de la prédication de Jésus en Galilée, Marc présente la manifestation du Fils de Dieu comme un drame. Alors que, au début de sa mission, Jésus est accepté par les foules, celui-ci invite ses disciples à ne pas révéler son

identité. C'est ce que l'on appellera le "secret messianique". Pourquoi cette discrétion de Jésus? Le deuxième évangile insiste sur l'ambiguïté qui entoure l'attente du Messie par Israël et ses propres disciples, qui ne comprennent pas le sens de l'action et des paroles de Jésus. Ce n'est que dans l'humiliation du Crucifié que pourra se révéler vraiment qui est le Fils de Dieu.

### Un Jésus émouvant

Dans l'évangile de Luc, rédigé vers 80-90 à destination de lecteurs grecs, une importante section est consacrée à l'enfance de Jésus. Dans cette première partie, l'auteur dévoile d'emblée le mystère de l'identité de Jésus: conçu de l'Esprit, Saint, Fils de Dieu (Luc 1,35), Sauveur et Christ Seigneur (2,11). Par ailleurs, dans l'évangile de Luc, Jésus apparaît comme particulièrement humain, émouvant, miséricordieux – ces aspects étant favorisés par la très belle teneur littéraire de l'évangile.

### Un évangile spirituel

L'évangile de Jean, enfin, est différent des synoptiques à plus d'un titre. Rédigé quelques années après ceux-ci, il ne partage pas tous leurs récits, et en ajoute d'autres. Mais c'est surtout dans le contenu même de l'évangile que réside sa différence par rapport aux trois autres. Non seulement on y voit Jésus accomplir des signes, mais aussi en donner lui-même une profonde interprétation théologique, à travers des discours d'une intensité inégalée. L'évangile de Jean permet ainsi de contempler, comme de l'intérieur, le mystère de Jésus, de la relation à son Père, et du salut qu'il nous apporte en se faisant lui-même, une fois élevé dans la gloire, nourriture essentielle de l'homme.

# "Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant"

La question de l'identité de Jésus traverse l'histoire de la théologie et de l'Église chrétiennes. Aux origines du christianisme, les disciples ont cru en la divinité du Christ, même si la formulation de cette foi ne s'est stabilisée qu'aux siècles suivants. Et pour nous, qui est Jésus?



La foi dans le Dieu, Père, Fils et Esprit, est bien présente dès la première annonce de la foi chrétienne.

Et vous, qui dites-vous que je suis?". A cette question, Pierre répond par une confession inaugurale: "Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant" (Mt 16,16). Jésus lui apprend aussitôt que cette révélation vient du Père, qui est dans les cieux. Voir en Jésus de Nazareth le Fils du Père suppose que l'on ait reçu, au profond de son être, une lumière venue d'en haut. "Nul ne peut dire: 'Jésus est Seigneur' si ce n'est par l'Esprit Saint" (1 Co 12,3). La foi est un don que l'on doit à la visite de Dieu. Mais la confession de Pierre ne vient pas seulement d'en haut: elle s'inscrit sur l'arrière-fond d'un compagnonnage très concret et très humain avec Jésus. La semence de sa parole, l'autorité de son enseignement, les gestes de puissance qu'il réalise ont fait naître en Pierre la conviction que Jésus est le Messie, venu accomplir les promesses du Dieu d'Israël. Enracinée dans l'expérience, cette confession dépasse l'ordre du savoir: à l'interpellation personnelle de Jésus, Pierre répond tout aussi personnellement par l'expression d'un attachement vital à son Seigneur. Dans cette reconnaissance de la véritable identité de Jésus, Pierre prend position sur la signification de l'étape décisive de la révélation, dont il est témoin en vivant avec le Nazaréen: en Jésus,

Dieu est présent au milieu de son peuple comme jamais auparavant et, par lui, le salut entre dans l'ère de sa réalisation définitive.

### La tâche des apôtres

Cet épisode est, à certains égards, exemplaire pour la pensée de la foi que l'Église développera sur le Christ. L'initiative de Dieu est première: le Père, qui envoie Jésus, est aussi celui qui révèle à Pierre son identité messianique et divine. Confesser que Jésus est Fils de Dieu n'est pas à la portée d'un homme laissé à ses propres lumières. On

peut aussi noter que Jésus ne propose pas lui-même de formule définitive pour exprimer son identité. Il sollicite ses disciples et attend d'eux une réponse. Plus qu'à une définition, Jésus s'en remet à l'action de la parole divine qui grandit au cœur des disciples, dans le quotidien d'une existence partagée avec eux. Jésus a l'audace de confier à ses apôtres la tâche de dire qui il est, et la mission de garder vivante sa mémoire. Il est en effet question d'une

vie partagée qu'aucune formule ne peut contenir ni transmettre. C'est ainsi que, pour Paul, les fidèles auxquels il s'adresse sont la "lettre du Christ confiée à notre ministère, écrite non avec de l'encre, mais avec l'Esprit du Dieu vivant, non sur les tables de pierre, mais sur des tables de chair, sur vos cœurs" (2 Co 3,3).

### Le scandale de la croix

La suite du récit évangélique est instructive sur la difficulté des disciples à entrer dans le mystère de son identité. Jésus annonce aux disciples ce qui va lui arriver à Jérusalem: ses souffrances, sa mort et sa résurrection le troisième jour. Pierre blâme Jésus de cette annonce, qui lui paraît hors de propos s'agissant du Messie. Et voilà que Jésus ne craint pas de qualifier Pierre de Satan, alors qu'il venait de louer l'inspiration divine de sa confession et de lui confier les destinées de son Église: laissé à lui-même, Pierre bute sur le scandale de la croix, incapable qu'il est d'entrer dans les pensées de Dieu (Mt 16,21-23). Aussi longtemps qu'il se ferme à la perspective de la mort et de la résurrection de son Seigneur, Pierre fait obstacle à l'œuvre messianique: c'est que l'événement pascal est au cœur de l'identité du Sauveur.

### La divinité du Christ

On entend parfois dire que la divinité du Christ aurait été reconnue tardivement par les chrétiens et que la foi en la Trinité serait un développement ultérieur de la doctrine. Ces deux opinions sont fermement démenties par les historiens. En réalité, aussi loin que l'on puisse remonter, l'Église confesse en Jésus le Fils même de Dieu, venu en la chair afin de vaincre le péché et la mort, pour nous en libérer et nous gratifier de la vie éternelle. En cette étape finale de la révélation,

incarné a fait connaître Dieu tel qu'il est. Le mot de "Trinité" apparaît dans la seconde moitié du II<sup>e</sup> siècle et la formulation dogmatique s'est stabilisée pour l'essentiel à la fin du IV<sup>e</sup> siècle; mais la foi dans le Dieu, Père, Fils et Esprit, est bien présente dès la première annonce de la foi chrétienne, si l'on se réfère au Nouveau Testament.

### Pleinement Dieu, pleinement homme

La pensée de l'Église sur l'identité du Sauveur a trouvé son expression classique aux IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles, lors de deux conciles réunissant un grand nombre d'évêques. La question "Qui dites-vous que je suis?" a été posée, en ces occasions, de manière particulièrement aiguë, et l'Église y a répondu à partir de son expérience, quotidienne et séculaire, d'une "communion avec le Père et avec son Fils Jésus-Christ" (1 Jn 1,3). La première étape, relative à la relation de Jésus avec Dieu, a lieu en 325 au concile de Nicée qui conclut à l'identité de substance du Père et du Fils, du fait même de la génération éternelle du Fils par le Père.

Au cours de la seconde étape, lors du concile de Chalcédoine en 451, la question posée est de savoir comment Jésus peut être tout ensemble Dieu et homme. Le concile indique que, dans l'unité de sa personne, le Verbe incarné est pleinement Dieu en vertu de sa génération éternelle du Père, et pleinement homme en vertu de sa naissance de Marie. Dans les deux cas, les évêques réunis en concile n'ont pas choisi la solution de facilité. Leur but était de sauvegarder le mystère dans toute sa plénitude, sans le réduire d'aucune manière. Entre tradition des apôtres et langage de la culture, l'Église a cherché les mots pour dire le mystère avec justesse, guidée par l'expérience qu'elle fait de l'Esprit, dans la conviction qu'en Jésus c'est Dieu lui-même qui s'est fait proche. La question que Jésus a adressée à ses disciples, selon les évangiles, ainsi qu'à l'Église, au long de la tradition, est également la question qu'il ne cesse d'adresser à chaque chrétien: "Et vous, qui dites-vous que je suis?". Répondre aujourd'hui à cette interpellation, c'est avant tout vivre sa vie "dans la foi au Fils de Dieu qui m'a aimé et s'est livré pour moi" (Ga 2,20), mais c'est aussi trouver dans l'amour du Père une source toujours renouvelée d'émerveillement, puisqu'il est tout à la fois l'origine éternelle du Fils, le motif de sa venue parmi nous et de notre identité filiale.

"Aussi loin que l'on puisse remonter, l'Église confesse en Jésus le Fils même de Dieu"

que le Nouveau Testament désigne par l'expression "les derniers temps", Dieu ne parle plus par des prophètes, mais "en un Fils (...) qui est resplendissement de sa gloire et expression de son être" (He 1,2.3). C'est pourquoi, d'après la plus antique tradition apostolique, sur le visage du Christ, brille "la connaissance de la gloire de Dieu" (2 Co 4,6): en vivant dans l'histoire, en tant qu'homme, la relation d'amour éternel qui l'unit à son Père, le Fils

✍ Benoît BOURGINE, professeur à la faculté de théologie de l'UCL

# Précurseur de Mahomet

Quelle idée l'islam se fait-il de Jésus? Dans le dogme musulman, Jésus occupe une place incroyablement éminente, au point qu'on puisse parler d'une véritable christologie musulmane. Celle-ci se rapproche et s'écarte à la fois de la christologie chrétienne.



Jésus, miniature ottomane du 17<sup>e</sup> siècle.

L'islam parle de Jésus non pas comme du Dieu des chrétiens, "des autres", mais comme quelqu'un de la famille, comme un des précurseurs de Mahomet. On peut être surpris, on peut contester la prétention de l'islam à capter, en sa faveur, tous les prophètes de l'Ancien Testament, mais aussi Jésus et Marie. Néanmoins, pour comprendre le point de vue de l'islam à propos de Jésus, aussi contestable soit-il historiquement parlant, on est fondé à le considérer comme un avis "de l'intérieur". On est dans la même sphère culturelle et spirituelle que celle des Juifs et des chrétiens.

Le Coran consacre nonante-trois versets à Jésus, répartis sur cinq sourates. Comment Jésus est-il qualifié dans le Coran? Il est qualifié onze fois de "messie", il est qualifié plusieurs fois de "fils de Marie" de "prophète", d'"intime de Dieu", de "parole pure" et de "verbe de Dieu". En le qualifiant de verbe de Dieu, l'islam rejoint tous les dogmes de l'Eglise, sauf un: celui de la divinité de Jésus. Mais il partage tout le reste: l'Immaculée Conception, la messianité de Jésus... Ces dogmes sont assumés dans le corps de doctrine musulman.

## La singularité de Jésus

En tant que verbe de Dieu, selon le Coran, Jésus possède une singularité qui a posé de graves problèmes aux théologiens de l'Âge d'or islamique (750-1250, ndlr). En effet, il est le seul, avec Adam, à être né non pas par les voies de la commune humanité, mais du Souffle de Dieu. En lui donnant une naissance miraculeuse, né de l'Esprit Saint – il est, en un sens, le verbe incarné – l'islam le place, d'une certaine manière, au-dessus de Mahomet. Parce que le dogme musulman insiste canoniquement sur l'humanité de Mahomet, sur l'humanité de son intellect, de ses appétits, il est interdit de le diviniser, voire même de lui attribuer des miracles. Il y a un dogme musulman qui insiste sur la parfaite et la banale humanité de Mahomet; il y a un dogme musulman qui insiste sur l'impeccable naissance miraculeuse de Jésus. La christologie musulmane se sépare radicale-

ment de la christologie chrétienne là où, pour les théologiens musulmans, Jésus a beau naître de l'Esprit Saint, il n'est pas Dieu. Il est un homme, un prophète, mais il n'est pas Dieu. L'un des grands théologiens de l'Âge d'or musulman, Al-Ghazâlî (1058-1111), une sorte de Thomas d'Aquin de l'islam, a beaucoup médité sur la singularité de la figure du Christ dans le Coran. Il a dit cette phrase extraordinaire: "N'était le dogme de la divinité de Jésus, et la non reconnaissance par le christianisme de la mission de Mahomet, le christianisme serait l'expression absolue de la vérité".

"Il y a un dogme musulman qui insiste sur l'impeccable naissance miraculeuse de Jésus"

Partant du principe que quelqu'un qui est né du souffle de Dieu, ne peut voir sa vie éteinte par des bourreaux, l'islam n'admet pas la crucifixion, la mort de Jésus... L'islam est resté dans l'éternité: Jésus est toujours demeuré vivant.

Au vingtième siècle, le médecin égyptien Kamel Hussein a écrit un livre intitulé "La cité inique" (1973). Il s'agit d'une longue et dense méditation sur le vendredi saint. Il y écrit ces mots extraordinaires: "Nous musulmans avons besoin d'un Dieu qui souffre".

✍ Slimane ZEGHIDOUR, écrivain et journaliste

# La nudité de l'amour

Quel regard le bouddhisme porte-t-il sur la figure de Jésus? Le philosophe Fabrice Midal nous livre sa vision, inspirée de la tradition bouddhiste tibétaine. Ce qui frappe le bouddhiste, c'est avant tout le dépouillement radical de l'amour dont témoigne Jésus.

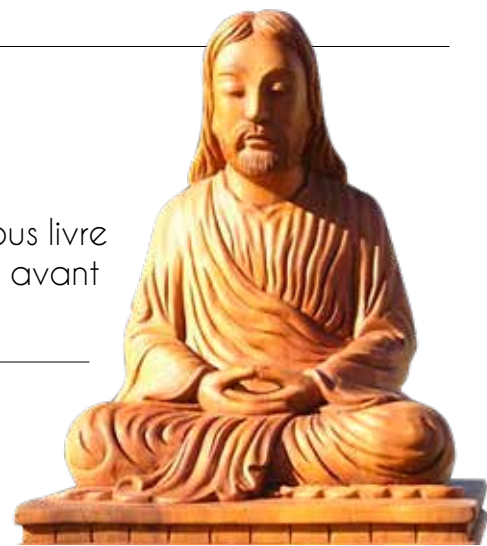
D'après le titre d'un livre de Thich Nhat Hanh moine bouddhiste vietnamien, "Bouddha et Jésus sont des frères" (1999). Cette formule renvoie au sentiment que de nombreux bouddhistes partagent: un sens de fraternité avec Jésus. A quelques siècles de distance, le rapport du Christ au judaïsme n'est pas sans rappeler la manière dont Bouddha se situe par rapport à la tradition indienne de son temps. Le Bouddha s'est séparé de la tradition indienne, marquée par un grand sens du rituel, le sens des castes, que dénonça le Bouddha. Comme si, à un moment donné de l'histoire, la nécessité de recentrer le sens spirituel le plus haut apparaissait dans le besoin de revenir à l'essentiel, de revenir à la floraison du cœur. C'est d'abord par son engagement, son témoignage de la centralité décisive, radicale et provocante de l'amour que Jésus frappe un bouddhiste. Le Christ naît nu dans l'étable, il monte sur un ânon et non sur un fier destrier, il meurt nu sur la croix.

C'est ce premier aspect, cette nudité de l'amour, qui frappe un bouddhiste. Le cœur de l'enseignement du Bouddha, c'est cette nudité-là. Qu'au fond l'amour n'est pas une certitude, une solidité, mais un dépouillement, un abaissement radical – dans la théologie chrétienne, on parle de kénose. Quant au bouddhisme, c'est une voie, et une voie dans la nudité, parce que la nudité est l'espace même de radiation de l'amour, comme ce qui nous dépasse et qui nous appelle.

## Matérialisme spirituel

Le deuxième aspect frappant pour un bouddhiste, c'est l'aspect de provocation de la parole du Christ. "Si quelqu'un vient à moi, et s'il ne hait pas son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, et ses soeurs, et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple" (Luc 14, 26). "Il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu"

(Matthieu 19,24). S'il y a une vérité spirituelle – en tout cas celle qu'apporte le Bouddha –, ce n'est certainement pas cette sorte de confort tiède, cette manière d'être en sécurité parce qu'on appartient à une religion. Il y a, au contraire, un dépouillement, une provocation sans cesse plus grande qui nous appelle à une incandescence toujours plus ample. Chögyam Trungpa, qui a introduit le Bouddhisme en Occident, disait que la spiritualité et la religion ne sont, le plus souvent, qu'une forme de matérialisme. Il y a le matérialisme le plus ordinaire: avoir plus d'argent pour être plus en sécurité. Il y a le consumérisme intellectuel, cherchant une idéologie qui rassure. Mais on peut aussi utiliser la spiritualité, la religion, pour se sentir du bon côté, pour se sentir protégé, pour éviter la nudité. Il s'agit là d'un matérialisme ou d'un consumérisme spirituel. Un troisième aspect qui touche le bouddhiste, c'est cette nécessité dont témoigne Jésus: l'amour, c'est aussi



Pour le bouddhiste, Jésus et Bouddha sont des frères.

aimer Dieu de toutes ses forces. Lorsque nous regardons les vagues dans la mer, nous voyons la vague qui vient après l'autre vague, mais nous oublions que la vague est de l'eau. Aimer Dieu, comme peut le comprendre un bouddhiste, c'est se rendre compte que la vague, c'est de l'eau. C'est revenir en soi pour toucher l'immensité. Jésus, dans le dépouillement le plus extrême, s'abandonne dans une ouverture qui dépasse toute mesure. L'amour le plus grand est inséparable d'une ouverture immense qui dépasse nos points de repère habituels.

✍ Fabrice MIDAL, Fondateur de l'Ecole occidentale de méditation

# Le salut en Jésus Christ

Le salut est un thème central en théologie. Ce concept a pourtant mal vécu et est d'ailleurs entouré de nombreuses interrogations, voire de malentendus. Pour le comprendre, il est essentiel de revenir au sens premier du mot "salut".



© Pexel

Sauvé de quoi, par quoi, en vue de quoi? Avons-nous finalement besoin d'être sauvés? Si le monde est effectivement sauvé, comment expliquer l'inhumanité de celui-ci? Est-ce que le salut change la donne du monde? L'enjeu n'est pas seulement théorique mais essentiellement pratique: comment finalement voir les effets du salut? Si Jésus est sauveur, il faut que cela se donne à voir! Bien plus, si la vie de Jésus et son message peuvent être signifiants même pour des non-croyants, la question pour les chrétiens est bien de savoir en quoi ils sont sauvés par lui. L'apostrophe de Nietzsche si souvent citée reste redoutable pour les croyants d'hier et d'aujourd'hui: *"Il faudrait qu'ils me chantent de meilleurs chants, pour que j'apprenne à croire en leur Sauveur: il faudrait que ses disciples aient un air plus sauvé!"* La question est donc essentielle, parce qu'elle touche à la pertinence pratique du Christianisme.

## Sauvés, qu'est-ce à dire?

Au cours de l'histoire, de très nombreuses approches ont été prises pour tenter d'exprimer l'action salvifique du Christ. A la suite de Gustaf Aulén, nous pourrions les résumer très schématiquement en deux grands mouvements. Cet auteur soutient que les théologies du premier millénaire ont principalement développé une conception *descendante* du salut. Dieu sauve l'humain en lui envoyant son Fils. Le salut en Jésus Christ est ainsi exprimé dans les termes de libération, divinisation... Au tournant du millénaire, les développements théologiques ont suivi une approche davantage *ascendante*, accentuant

la participation humaine dans l'accomplissement du salut. Le péché deviendrait ainsi l'obstacle principal dans cette dynamique. Le propos n'est pas ici d'aborder ces théologies mais de souligner les difficultés du langage touchant au salut. Les concepts d'expiation, de substitution, de satisfaction sont devenus presque inaudibles de nos jours, notamment parce qu'ils placent l'accent uniquement sur le péché ou la faute.

Voilà pourquoi il est essentiel de revenir au sens premier du mot salut pour bien le comprendre. Dans le langage biblique, le salut est de l'ordre du *soin*. Dans le grec du Nouveau Testament, salut dérive en effet du verbe *sozein* qui signifie sauver, préserver et prendre soin. D'autres termes – moins fréquents – évoquent le salut en termes de libération, de rachat, d'affranchissement. Dans les évangiles, sauver consiste dès lors à prendre soin de l'autre, lui donner de l'air, le libérer, lui permettre de reprendre du souffle, de la confiance. Le salut est donc de l'ordre de la santé au sens le plus large! D'ailleurs, la manière avec laquelle Jésus exprime son action salvifique se traduit en effet bien souvent par des actes de soin et de guérison. Sauver consiste en premier lieu à prendre soin de l'autre, à l'amener jusqu'au bout de lui-même, dans une dynamique d'accomplissement et de réalisation. Le salut concerne dès lors tous les humains: à tous, présents et à venir, un salut peut se vivre!

## Le salut comme accomplissement

De quoi devrions-nous être sauvés? Serait-ce de nous-mêmes ou bien de ce qui nous empêche d'être

nous-mêmes? "C'est par la grâce que vous êtes sauvés", nous rappelle l'épître aux Ephésiens. "Ta foi t'a sauvé", dit Jésus à Bartimée. Est-ce donc par la grâce d'un autre, ou par nos propres forces – comme s'il fallait *faire* son salut – que nous sommes sauvés? Pour répondre à ces questions, il est essentiel de revenir à la notion de destinée et d'accomplissement. D'un point de vue anthropologique, il y a assurément de l'inachèvement, de l'inaccompli dans l'humain.

C'est finalement dans cette idée toute biblique que le salut trouve sa prise la plus décisive. Dieu peut ainsi devenir *sauveur* au sens où il libère l'humain de ses terres d'esclavage et des idoles. Ces dernières ne sont pas tant des erreurs sur Dieu que des chemins qui faussent l'homme. Le Christ devient sauveur lorsque sa Parole nous libère des freins et des obstacles sur notre chemin d'accomplissement. Voir le salut à travers le seul prisme du péché nous ferait justement rater le sens profond du salut. Le renvoyer dans une vie après la mort nous ferait également oublier le lieu où il se donne précisément à voir.

## Sauvés de quoi?

Le théologien belge Adolphe Gesché nous rappelle qu'il y a trois obstacles que l'homme rencontre sur son chemin d'accomplissement: la mort, le mal fait et subi, et la fatalité. La question du salut ne se réduit donc pas seulement à l'univers du péché ou de la faute. Se focaliser sur cette unique dimension serait en réalité une méprise sur la dynamique même du salut... dont il faudrait encore se libérer! "Ah, que quelqu'un les sauve de leur Sauveur!" écrivait encore Nietzsche dans *Ainsi parlait Zarathoustra*. Le théologien Gabriel Vahanian soulignera similairement que le salut consiste justement à être *délibéré d'une telle obsession du salut* puisqu'à force de réduire cette notion à la délivrance du péché, on en vient à réduire le christianisme à une simple morale. La question du salut est donc plus large et de l'ordre de la destinée. "Aujourd'hui, vous est né un Sauveur qui est le Christ, le Seigneur. Et voici le signe qui vous est donné: vous trouverez un nouveau-né emmailloté et couché dans une mangeoire". Comme si l'enfant de la crèche, avec tout ce qu'il a d'inaccompli, nous indiquait ce chemin de destinée!

## Sauvés... par qui?

Le salut n'est pas une échappatoire au réel, au corps, au monde, à la fi-

nitude de l'existence. Le salut nous ramène à nous-mêmes, par le détour de l'Autre. Il ne s'agit pas de quitter notre monde pour se réfugier dans un *autre* monde, mais redécouvrir ce que nous sommes réellement, et voir ainsi le monde *autrement*. Jésus nous sauve de l'obsession d'un salut réduit au péché en déployant précisément dans l'existence humaine une telle dynamique d'accomplissement! Jésus nous offre le salut en ce

"Voir le salut à travers le seul prisme du péché nous ferait justement rater le sens profond du salut."

que, conformément à la volonté de son Père, il a accompli jusqu'au bout la vocation de l'être humain qui est de croire, d'espérer et d'aimer. Sa vie est accomplie, dans un *au-delà* de l'échec de la croix. Il nous montre par son existence le déploiement d'une vie accomplie jusqu'à la mort, à travers l'épreuve. Sa mort en elle-même n'est pas acte de salut, mais bien sa vie complète, *y compris* dans l'acte de mourir. Une telle précision nous permet de mieux comprendre que le salut ne consiste pas avant tout à échapper à l'épreuve, mais bien à la traverser. Voilà pourquoi le salut passe aussi par nous. "Je vous ai créés sans vous, je ne vous sauverai pas sans vous", écrira Catherine de Sienne.

## Salut et salutation

Pour finir, soulignons qu'il y a aussi une dimension collective dans le salut. Anthropologiquement, nous ne sommes pas faits pour traverser l'épreuve tout seuls. Nous avons donc besoin des autres, d'un Autre. La dimension collective du salut nous rappelle qu'on ne se sauve jamais soi-même tout seul et qu'il y va cependant de notre responsabilité d'œuvrer à ce salut commun. En ce sens, le salut ne consiste pas à changer *de* monde, mais à changer *le* monde dans toutes ses dimensions. Le salut est finalement une promesse universelle d'accomplissement, une invitation faite à l'humain de se construire à travers l'autre. Il nous renvoie donc non dans un au-delà, mais dans notre propre expérience. Le salut est ainsi relationnel et peut devenir *salutation*: appel à la joie, invitation à la vie qui doit revigorer sans cesse la foi, l'amour et l'espérance.

Fr. Didier CROONENBERGHS, Directeur général de CathoBel